



SIMON LEYS,
L'HOMME QUI A DÉSHABILLÉ
MAO

INÉDIT

Samedi 3 février à 21h

Un film de Fabrice Gardel et Mathieu Weschler

SIMON LEYS, L'HOMME QUI A DÉSHABILLÉ MAO

- Documentaire inédit
- Réalisé par Fabrice Gardel et Mathieu Weschler
- Produit par O2B Films
- 52' - 2023
- Lien de visionnage disponible à la demande ou sur notre plateforme

Résumé

Dans l'époque sombre et confuse que nous traversons, Public Sénat poursuit la mise en lumière d'esprits clairs et courageux. Après des films sur Raymond Aron et Albert Camus, ce documentaire porte sur Simon Leys, qui s'inscrit dans la même filiation intellectuelle : celle des hommes qui regardent le monde tel qu'il est.

Simon Leys (né Pierre Ryckmans) a en effet été le premier et le plus lucide dénonciateur des crimes maoïstes, qui ont provoqué la mort de 60 à 100 millions de personnes. Son ouvrage « Les Habits Neufs du Président Mao » publié dès 1971 reste une référence sur ce sujet.

Rendant hommage pour la première fois à ce sinologue d'une culture stupéfiante, ce « spectateur engagé » qui a regardé la réalité du maoïsme en face, ce film raconte aussi le prix que cet homme a payé pour son courage : une immense solitude. Ce documentaire montre bien le décalage abyssal entre ce que Leys voit en Chine et la petite musique révolutionnaire qui se joue au quartier latin.

D'un côté Simon Leys décrit un Mao Machiavel, cynique, ivre de pouvoir, qui plonge le pays dans un chaos sanglant. D'un autre côté, en Occident, de jeunes gauchistes et intellectuels brillants aveuglés par la propagande rêvent d'un Orient rouge parfait, d'une révolution pure.

Cette profonde incompréhension est illustrée par une archive de Philippe Sollers récitant avec délectation un petit poème de Mao, le louant comme l'un des éminents penseurs du XXe siècle.

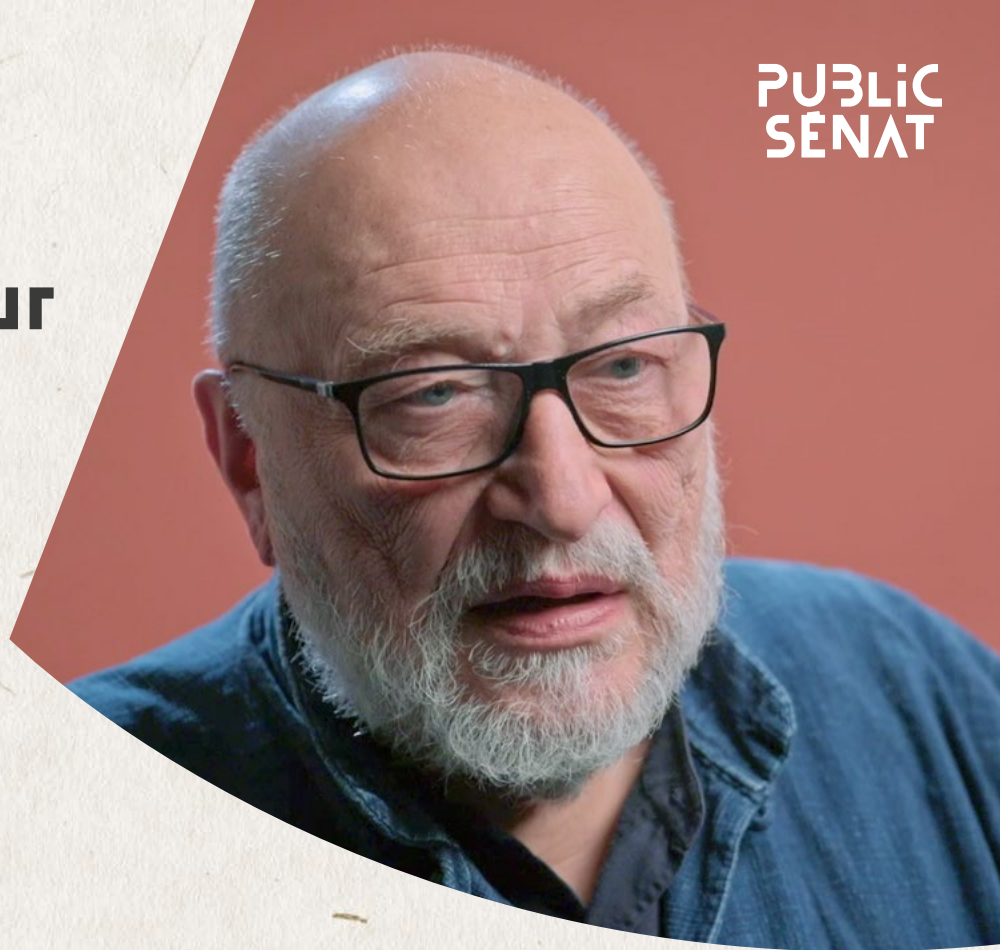


L'auteur « Des Habits Neufs du président Mao » montre, preuve à l'appui, que le maoïsme n'a rien à envier au fascisme.

« Simon Leys, l'homme qui a déshabillé Mao » exhume les rares entretiens et films mettant en scène Simon Leys. On y redécouvre notamment le mythique passage à **Apostrophes** en 1983 qui a révélé cet écrivain belge exceptionnel, ce « *decent man* » selon la formule d'**Orwell** que Leys aimait tant. Son sens de la nuance, de la mesure raisonne plus que jamais aujourd'hui.

Avec la contribution de René Viénet ami et éditeur de Leys, Amélie Nothomb, Franz Olivier Giesbert, Pierre Haski, Nicolas Idier et Chloé Froissart, spécialistes de la Chine, Chen Yan, historien.

3 questions à René Viénet, ami et éditeur de Simon Leys



Simon Leys a écrit à Pierre Boncenne « Sans René Viénet, Simon Leys n'existerait pas, n'aurait rien écrit ». Vous avez été l'éditeur de tous ses premiers livres. Quels souvenirs gardez-vous de lui ?

J'ai rencontré Pierre chez le spécialiste de la Chine Jacques Pimpaneau, un autre remarquable ami, à Hong Kong, en 1969. La sympathie a été immédiate et j'ai publié, en quelques semaines, dans une belle maquette chinoise traditionnelle son ouvrage de grande qualité, en panne d'éditeur : « Su RenShan, peintre, rebelle et fou ».

C'est ce beau livre, publié sans délai en français et en anglais, qui a scellé notre amitié. Pierre était le plus extraordinaire connaisseur de la littérature chinoise, un calligraphe remarquable.

C'est vous qui l'avez incité à rédiger « Les Habits neufs du président Mao » ?

Simon Leys, au moment de quitter Hong Kong pour enseigner en Australie, m'a offert un cageot de notes et de traductions qu'il avait accumulées sur la « Révo. cul. dans la Chine pop. », (qui fut en réalité une contre-révolution anti-culturelle), pour que j'en tire un livre.

J'ai refusé et insisté pour qu'il le rédige lui-même. C'est ainsi qu'est né « Les Habits neufs du président Mao », ce livre majeur, publié en septembre 1971. Simon Leys a parfaitement mis à jour les mécanismes fous de ce régime et il fut le seul à prévoir la chute de Lin Biao et, avec cinq années d'avance, la chute de Mme Mao dès la mort de son époux, qui marqua la fin de la « Révo. cul. »

Vous avez payé très cher, vous, Simon Leys et quelques rares autres, le prix de votre lucidité ?

Simon Leys, l'un des plus grands spécialistes de la littérature et de l'art chinois, a été tricarard dans l'université française : il n'a jamais pu y enseigner, à cause de la cabale des « cathos-maos ». Mais il a trouvé son bonheur dans l'écriture, et en Australie. Pour ma part, j'ai été viré deux fois du CNRS mais deux de mes films sur la Chine, coproduits par l'INA, ont représenté la France à Cannes en 1977.

Un de ces films diffusé sur le service public fit 90% de l'audience le jour de la mort de Mao. Mais la néfaste pérennité de rejets franchouillards, fascinés par la violence du Maoïsme comme Alain Badiou, indique que nous n'avons pas complètement gagné.



3 questions à Amélie Nothomb, romancière

Quels sont vos liens avec Simon Leys et pourquoi ce personnage vous fascine tant ?

C'est une longue histoire : Simon Leys était Belge comme moi, et mon père, qui était diplomate belge l'a fréquenté alors qu'il était en poste à l'Ambassade de Chine. Petite fille, j'ai donc croisé Simon Leys : je me souviens encore de l'émotion de rencontrer « un écrivain, un vrai ».

Plus tard, j'ai découvert ses livres avec une admiration sans bornes. En particulier « La forêt en Feu » a été un choc considérable ; choc esthétique et intellectuel.

Il y a quelques années j'ai eu l'immense honneur après sa disparition d'être élue à son siège à l'Académie de Belgique. Bref, c'est une figure qui a toujours été présente en filigrane dans mon existence.

Qu'est-ce qui vous frappe le plus chez ce personnage ?

Ce qui est absolument fou c'est que cet homme qui parlait et écrivait parfaitement chinois, qui a été le premier à raconter de façon précise ce qu'il voyait des abominations du Maoïsme, a été traîné dans la boue, conspué, insulté par des gens qui à Paris ou à Bruxelles n'avait jamais mis les pieds en Chine et ne parlait pas un mot de Chinois.

Quand on y pense, c'est absolument stupéfiant ! Un exemple en 1974, Philippe Sollers, Roland Barthes vont en Chine : véritable voyage Potemkine, ils reviennent et disent « n'importe quoi » pour reprendre une formule de Leys. La réalité, ce sont des millions de vies broyées. Cet honnête homme — j'emploie ce mot au sens qu'il revêtait naguère — qui aimait si profondément l'intelligence, se serait étouffé de fureur s'il n'avait pas hurlé contre l'aveuglement volontaire de l'intelligentsia européenne face aux crimes du maoïsme.

Il ne faut pas oublier qu'au-delà de ses écrits politiques Leys était un grand écrivain ?

Tout à fait, j'ai bien sûr de l'admiration pour sa lucidité, son courage politique. Mais Simon Leys est avant tout un immense lettré au sens classique. Essais, romans, anthologies, traductions, sa culture était universelle.

Personne ne connaissait aussi bien que lui la littérature anglaise et chinoise. Ses livres sur la peinture chinoise sont des merveilles comme sa traduction de Confucius. L'œuvre de Simon Leys est prodigieusement habitée. Il écrivait sur l'art avec art, sur l'intelligence avec intelligence. Il semblait avoir choisi pour devise littéraire cette phrase de Victor Hugo : « Quand on n'est pas intelligible, on n'est pas intelligent. » C'est l'une des caractéristiques les plus frappantes de son œuvre son exceptionnelle limpidité.

Contact

Pauline Sortino
p.sortino@publicsenat.fr
06 68 52 52 55

Tous nos programmes
sont disponibles à la demande
ou sur **notre plateforme**



Regarder la différence.